

Pour en savoir plus sur la culture aborigène de la terre d'Arnhem...

- La presqu'île de la terre d'Arnhem, extrême nord-est du Territoire du Nord, Australie



Australie

Terre du nord-est d'Arnhem



Les Yolngu, peuple indigène de la terre du nord-est d'Arnhem, ont combattu fermement toutes les tentatives pour les priver de leurs terres ancestrales. Aujourd'hui cette péninsule au Nord de l'Australie est une exception, elle appartient et toujours est en grande partie contrôlée par ses propriétaires traditionnels.

Les Yolngu forment la population aborigène du Nord-Est de la Terre d'Arnhem, tout en haut du Territoire Nord de l'Australie. La communauté de Yirrkala fut établie comme une base éloignée d'une Mission Méthodiste en 1935.

L'isolement de Yirrkala par rapport au reste de l'Australie, l'Australie blanche, vola en éclats à la fin des années 60 et au début des années 70 avec l'implantation d'une mine de bauxite de Nabalco à Nhulunbuy. Les Yolngu combattirent politiquement ce développement imposé en faisant appel à la Cour Suprême du Territoire Nord, sans succès.

En 1974, les Yolngu, terme qui recouvre différents clans familiaux, purent quitter Yirrkala et l'influence de plus en plus envahissante de la mine, pour se déplacer vers des sites importants sur leurs propres terres claniques. Ce mouvement fut appelé '*outstation movement*' (outstation désigne ces nouveaux camps décentralisés) et fut permis par la vote de la loi sur les droits territoriaux en 1973 dans le Territoire du Nord, permettant aux Aborigènes de recouvrer la propriété de leurs terres.

La communauté traditionnelle de Dhanbul à Yirrkala comporte environ 800 habitants répartis en douze clans (principalement Djapu, Gumatj, Rirratjingu). Depuis 1972 cette communauté est administrée par ses habitants. Timmy Burarrwanga en est le président actuel.

- Un peu d'histoire...

Avec près d'un million d'habitants en 1788, le continent australien est pourtant décrété « terra nullius » par les Anglais, soit territoire vacant : habité par aucun peuple, aucune culture, aucune société. Les colons s'installent sans respecter les coutumes, ni les croyances des Aborigènes : ceux-ci sont chassés de leurs terres et privés de leurs ressources. La population chute à 30'000

membres environ et il faut attendre les années 1930 pour assister aux premières réactions et revendications à travers des mouvements militants organisés.

Entre 1952 et 1963, les Britanniques conduisent leurs essais nucléaires à Maralinga, dans le désert de l'Australie du sud, sans prévenir les populations aborigènes. 1967 marque l'accès des Aborigènes à la citoyenneté australienne et avec elle tous les droits civiques dont ils avaient été privés jusque là (droit de vote, droit à l'éducation et à la santé, liberté de circulation, d'association, etc.) mais faut attendre 1992 pour que la Haute Cour d'Australie abandonne officiellement la doctrine de « terra nullius » et que la précedence aborigène sur le continent soit reconnue.

- **Les Aborigènes constituent un élément essentiel de l'Australie.**

Les Aborigènes suivent deux lois : ils se sont entièrement intégrés dans le XXe siècle, sont membres à part entière de la société australienne (même si ils restent très largement marginalisés socialement) et, cependant, restent attachés à leurs cultures traditionnelles vieilles de plusieurs dizaines de milliers d'années qu'ils continuent de faire vivre. On pense que les Aborigènes arrivèrent en Australie il y a au moins 40 000 ans pour s'installer dans la région de la terre d'Arnhem avant de coloniser l'ensemble du continent. Les ancêtres des premiers Aborigènes émigrèrent il y a 150 000 ans d'Asie et des îles appelées aujourd'hui Sumatra, Java, Bornéo. Ils ont toujours vécu de la cueillette et de la chasse, en suivant un mode de vie semi-nomade sur leurs territoires tribaux.

Les anciennes missions et les camps établis par le gouvernement australien pour sédentariser les Aborigènes et leur apporter les 'bienfaits' de la civilisation sont aujourd'hui des communautés autogérées par leurs habitants. Les Aborigènes, aujourd'hui 230 000 personnes, luttent toujours pour la reconnaissance de leur souveraineté et de leurs singularités ; il y a eu des avancées : leurs cultures sont considérées comme une composante essentielle de la nation australienne, alors qu'hier on voulait les faire disparaître.

- **Privation des terres**

« Les Aborigènes ne sont pas un seul peuple, mais des nations à l'intérieur d'une nation, avec des langues différentes. Nos cultures ont au moins 50 000 ans...(…) Ils vivaient de chasse et de cueillette, pas forcément de l'agriculture : il n'y avait donc ni fermes ni clôtures. Quand un Blanc construit sa maison, il met des clôtures : ça lui appartient. Pour les Aborigènes, la terre appartient aux gens collectivement, chacun ayant des droits et des obligations religieuses à son égard : hommes et femmes font partie de la terre. De même, ils ne considèrent pas la vie d'un côté, la religion de l'autre : pour eux, la vie et la spiritualité sont la même chose. La société traditionnelle fonctionne comme une démocratie, sans hiérarchie, avec des négociations collectives. La collectivité ne permet pas qu'un homme prenne le pouvoir par violence ou manipulation, ni qu'un homme ait plus de droits qu'une femme. Tous ont des responsabilités selon l'âge et la sagesse, à la différence de l'occident où le statut social est basé sur l'argent, la force, l'inégalité. Il y a donc vraiment une incompatibilité entre les deux sociétés. Le problème de la restitution des terres est là : le système occidental reconnaît une primauté aux indigènes, premiers occupants, mais dit qu'ils doivent faire la preuve du besoin et des droits qu'ils ont sur leurs terres, après quoi il décidera si elles leur seront rendues. Ce n'est pas basé sur les droits de l'homme ni sur la logique, mais sur un système établi qui ne reconnaît pas les peuples indigènes. Parce qu'alors, il faudrait également reconnaître qu'il y a eu une politique de génocide, qui pose la question d'une compensation. » Wayne Barker, cinéaste aborigène (extrait d'une Interview

publiée, en 1997, dans le Hors-série quotidien du festival du court métrage de Clermont-Ferrand, propos recueillis par D.C.)

En Australie le développement de l'implantation blanche à partir de la fin du XVIII^e siècle s'est traduit, comme ailleurs au cours des diverses invasions coloniales, par un processus radical d'appropriation des terres aborigènes et de destruction systématique de leurs cultures. Les Aborigènes, méprisés, furent repoussés par les colons vers les régions inhospitalières de l'intérieur ou bien clochardisés et réduits aux emplois les plus ingrats, quand ils ne furent pas massacrés. Des années 1930 à la fin des années 60, la législation permettait aux colons d'enlever les enfants métis à leurs mères aborigènes pour être élevés dans des missions ou des orphelinats lointains. Malgré l'horreur de cette situation, cela permit à de nombreux enfants aborigènes d'acquérir une formation qu'ils utilisèrent plus tard pour organiser des mouvements politiques militants en faveur des droits autochtones. Ce sont de tels mouvements qui permirent le référendum de 1967, qui firent émerger au premier plan la question des droits territoriaux et provoquèrent un vaste mouvement de renouveau culturel à partir des années 1970 : à travers la revendication du droit de propriété sur leurs terres, ils incitèrent les Aborigènes de tout le continent à retrouver les modes de vie et de pensée des anciens, à réactiver les mythes d'origine à reprendre les rituels et parler leurs langues. C'était le début d'un grand mouvement de réaffirmation identitaire

La Loi des Land-Rights 1973 permit à certains groupes du Territoire du Nord (Northern Territory), en Terre d'Arnhem ou dans le désert, de récupérer une partie de leurs terres ancestrales et de former des communautés autonomes. S'en suivit sur tout le continent, avec le vote en 1993 d'une loi étendant ce droit à l'ensemble de l'Australie, un formidable mouvement de reprise en main de leur destinée sous de nouvelles formes politiques et économiques : autogestion sur un mode incorporé, royalties minières, coopératives artistiques.

- **L'art aborigène ou le temps du rêve**

L'art aborigène, parle au cœur, loin de notre conception occidentale, il nous offre une vision nourrie de symboles et ancrée dans la vie même, indissociable du mythe.



La notion de rêve (Dreaming) en constitue l'essence et évoque l'ordre physique, moral et spirituel qui régit l'univers. Rien à voir avec notre idée du songe ou de l'irréel ! Le Temps du Rêve (Dreamtime) relate les exploits des ancêtres mythiques qui créèrent le monde à partir du néant, en le chantant et en le dotant de lois sociales et philosophiques. Chaque ancêtre (appelé Rêve ou Dreaming), qui peut prendre la forme d'un homme, d'un animal, d'une plante ou même d'un phénomène météorologique suit un itinéraire rappelé aujourd'hui dans les mythes (eux aussi appelés Rêves).

L'Australie est ainsi couverte d'un réseau complexe de Rêves-itinéraires.

Cependant le Temps du Rêve n'est pas un temps révolu : c'est plutôt un espace-temps, certes mythique mais parallèle au temps vécu, auquel il est toujours possible d'accéder, notamment à travers des rituels. Le paysage même de l'Australie (ses arbres, ses fleuves, ses collines) est la preuve vivante et permanente de l'action des ancêtres qui l'ont façonné.

A l'origine, toute forme d'art représentait le «dreaming» ancestral. Lors des cérémonies, les acteurs sont peints des motifs associés à l'ancêtre à qui ils s'identifient et qu'ils vont incarner pendant leur danse. Ils dansent des épisodes mythiques qui, par le fait même de la danse, sont réactualisés, rendus présents (et agissant) à nouveau : l'action mythique est rejouée, elle a lieu à nouveau ; pendant le temps de la danse, l'individu, son Rêve et sa terre se confondent. Des droits complexes régissent la peinture et la danse : un individu ne peut que danser ou peindre que ses propres Rêves, une fois qu'il a été initié. Peindre un Rêve qui ne vous appartient pas est considéré comme du vol pur et simple, la punition pour un tel forfait pouvant aller jusqu'à la mort.

L'art occupe une place primordiale chez les Aborigènes : passerelle entre le passé et le présent, l'être humain et le surnaturel, il reflète l'identité de l'individu et celle du groupe. Musique, chants, danses, motifs graphiques, peintures rupestres, écorces peintes, sculptures en bois, objets rituels ou utilitaires, bijoux en os, coquillages : chaque création est la représentation d'un Rêve, d'un événement mythique qui continue d'agir aujourd'hui grâce à cette représentation..

La Terre d'Arnhem recèle une richesse artistique d'une rare diversité : l'art pariétal y est très répandu et les peintures sur écorces racontent les ancêtres et les esprits, et avec eux la faune, la flore, les constellations, les vents, autant que les cérémonies ou les événements historiques. Des indices sérieux permettent de dater ces peintures pariétales à au moins... 50 000 ans !



L'art, une activité liée au savoir : des symboles visuels couplés à des chants sont utilisés pour échanger des idées qui ne peuvent l'être autrement. Les formes d'expression varient suivant les régions. Les Aborigènes sont parmi les derniers peuples de la terre à pratiquer aujourd'hui la peinture rupestre, disparue chez nous depuis 25 000 ans.

Les Aborigènes n'ont jamais développé de système d'écriture alphabétique. La mémoire individuelle et rituelle est le principal support d'inscription de leur connaissance. La transmission s'effectue oralement, notamment à travers les rituels. Contrairement à une idée répandue cela ne les a pas empêchés de développer des systèmes de connaissance extraordinairement riches et complexes.

Dans des cadres éducatifs, ou pour leurs, cérémonies, les Aborigènes de la Terre d'Arnhem utilisent des éléments graphiques comme support de narration. Les oeuvres produites sont donc destinées à un rôle précis circonscrit à une cérémonie donnée. Elles étaient alors investies d'une valeur culturelle, mais n'avaient pas vocation à être conservées autre part que dans la mémoire des hommes, leur support ne le permettait pas en général.

Le sens profond de cet art exige, lui, beaucoup de modestie dans l'approche, de patience, de recherches et d'échanges. Les Aborigènes nous ont donné quelques clefs de compréhension, le reste leur appartient.

Aujourd'hui, avec l'intrusion de certaines valeurs Occidentales, le statut de la peinture a changé. En Terre d'Arnhem, la pratique de la peinture sur écorce, technique millénaire, s'est généralisée car la pérennité de ce support le rend commercialisable. Dans le désert, les Aborigènes peignent aujourd'hui leurs motifs traditionnels sur des toiles avec des peintures acryliques qui s'exposent dans les grands musées du monde. Cette généralisation a des effets néfastes, et le marché est saturé de peintures réalisées "à la chaîne" : il faut bien manger, et la peinture est souvent l'une des seules sources de revenus en dehors des allocations gouvernementales. Malgré cela, la peinture n'a pas perdu sa valeur.

Elle reste une activité valorisée. Associée à cette ancienne fonction rituelle qu'elle dépasse aujourd'hui, toute peinture est imprégnée de son rapport aux Ancêtres et aux histoires du Niyunghyunggi, ou Dreamtime. Elle répond toujours aux mêmes règles très précises que lorsqu'elle était produite pour les cérémonies.

En effet, chaque peinture raconte une histoire mythologique du Niyunghyunggi. Pour réaliser une peinture, le peintre doit donc connaître cette histoire, et être en droit de la raconter, de la peindre ou de la chanter. Ce droit, en partie héréditaire, correspond aussi au niveau de l'artiste dans le domaine de la connaissance traditionnelle. La valeur d'une peinture pour les Aborigènes dépend donc moins de son aspect esthétique (qui est pourtant frappant pour nous) que de l'histoire qui y est racontée et témoigne des qualités du peintre lui-même.

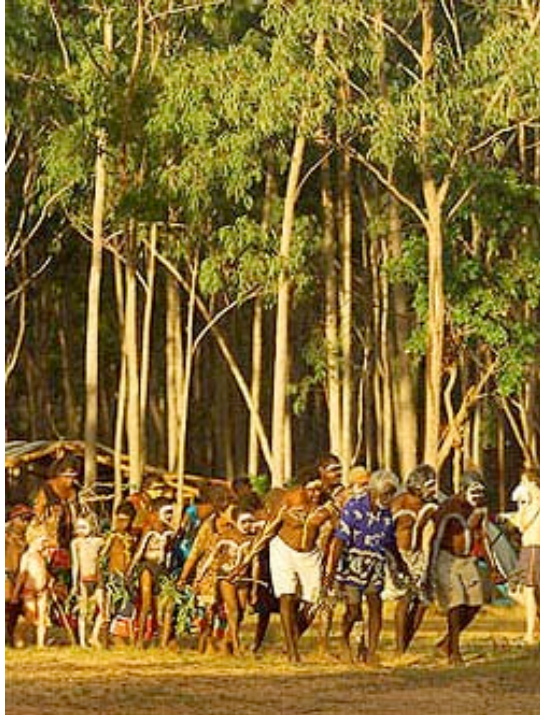
Les peintures de la Terre d'Arnhem sont composées de **dessins d'animaux** ou de graphismes souvent linéaires, de formes géométriques. La peinture dite "à point", provient exclusivement du Désert, c'est-à-dire du centre de l'Australie. Elle répond également à des règles de production précises, mais ces règles sont différentes de celles qu'appliquent les Aborigènes d'Arnhem.



Les peintures sont évidemment réalisées exclusivement à base d'éléments de la nature : le support en lui-même est fourni par une variété d'eucalyptus, le "stringy bark", qui sert aussi à la fabrication de "molos" (instrument de musique connu sous le nom de didjeeridoo) et des "ngkorkon" (cercueils funéraires). Le rectangle d'écorce doit être découpé à la saison des pluies. Ainsi le bois est souple, et l'écorce arrondie peut-être aplatie par un long séjour sous une pierre, après avoir été chauffée à la flamme pour la sécher. Le dessus de l'écorce,

d'aspect laineux, est nettoyé. Le support est alors prêt à recevoir la peinture.

Les couleurs proviennent exclusivement de pigments naturels et sont les seules couleurs utilisées par les Aborigènes ; elles peuvent être mélangées. On en compte quatre : Le blanc est obtenu grâce à du gypse. La couleur blanche renvoie à la fumée blanche produite à l'occasion des cérémonies mortuaires. Du manganèse est utilisé pour le noir, qui évoque la fumée épaisse des feux de bush. Le rouge provient d'une hématite rouge, le jaune d'une hématite jaune. Le rouge est la couleur du feu, et le jaune celle des sites sacrés. Les pierres sont frottées sur du roc avec de l'eau pour devenir de la peinture.



Les Aborigènes de la terre d'Arnhem fabriquent des pinceaux avec des tiges de papyrus dont l'extrémité est effilée pour former une pointe.

Un profond respect de la nature : L'art aborigène traduit aussi la relation profonde qui unit l'homme à l'environnement : c'est lui qui appartient à la terre et non l'inverse (cf B. Glowczewski : « La terre : ma chair »). On retrouve ce constant souci de préserver la nature, c'est-à-dire préserver le monde tel qu'il a été créé par les ancêtres, et de vivre en harmonie avec elle dans tous les grands thèmes - cueillette, chasse, voyages et bien d'autres - ou dans des Rêves tels que celui, célèbre, de la Fourmi à miel, ou encore du Feu, de la Pluie, de la Tortue, de l'Opossum ou du Serpent.

- **La musique**

Ces dernières années, le monde Occidental a vu se répandre un instrument pour lui nouveau : le " didjeeridoo ", que l' on peut trouver aujourd'hui un peu partout.

Cette "trompe millénaire", le "molo" a pour les Aborigènes de la terre d'Arnhem une origine et une histoire bien précise. La terre d'arnhem est en effet le lieu d' origine de l' instrument, qui n' avait jamais été fabriqué dans les autres régions d' Australie, où les populations et leurs traditions étaient tout à fait distinctes.



Les arbres qui servent à la fabrication du "molo" sont bien spécifiques et n' existent que dans cette région : il s'agit des eucalyptus "stringy bark " (littéralement "tronc ficelle", à cause de l' aspect de son écorce) ou quelques fois "woolly but " ("bout laineux", pour la même raison).

En outre, il faut savoir les choisir judicieusement, seuls ceux dont l'intérieur a été rongé par les termites, très friands de ces arbres, sont coupés. Ils sont donc déjà creux lorsqu' ils sont coupés ?



Pour toutes ces raisons, l'invention puis la fabrication du "molo" n'aura été possible que dans l'écosystème particulier de la Terre d'Arnhem, où les grands arbres sont nombreux et les termites omniprésents.

Traditionnellement donc, un molo est "cueilli" dans le bush, ou plutôt coupé à la hache. Les plus grands maîtres savent reconnaître à ce son si l'arbre en question sera valable pour la fabrication d'un instrument, et quelle sera la qualité du son de l'instrument. Les "molos" sont ensuite nettoyés de leur écorce, lavés et ornés de motifs traditionnels peints à l'aide de pigments naturels. Enfin, de la cire très brune et très odorante, produite par l'abeille native d'Arnhem, est apposée sur l'embouchure. Ces abeilles sont propres à l'environnement Australien et leur cire est très facilement reconnaissable.

Le jeu du "molo" est extrêmement réglé. Il en existe deux types : l'un cérémoniel, l'autre profane. Pendant les cérémonies, un son sourd du molo donne le rythme des danses, appuyé par les "clap sticks", des bâtons au son métallique réalisés dans le bois très dur de l'"arbre de fer". Molo et clap sticks servent aussi d'accompagnement aux chansons quotidiennes, profanes.

Les paroles de ces chansons sont néanmoins réglées elles aussi. Elles racontent les Rêves, les histoires des animaux et éléments naturels, les histoires de la création, et sont un des modes de la transmission orale.

Les variations artistiques actuelles du jeu du didjeeridoo sont naturellement entièrement étrangères à ces pratiques traditionnelles. Mais cela ne dérange pas en soi les Aborigènes de la Terre d'Arnhem du moment qu'il est reconnu qu'ils en sont les propriétaires et les inventeurs.

Une musique Curative : les Yolngu associent à cet instrument des puissances curatives à travers les exercices pour respirer, et sa puissance collectives. Le bruit transfère les vibrations paisibles qui pénètrent l'esprit et créent l'unité intérieure dans pour l'individu et le groupe. Dans certains cas, le joueur concentre son souffle sur la partie affligée du corps du patients.

Mandawuy Yunipingu explique: "nous identifions les différents processus rythmiques et les bruits des différents clans. Dans le nord-est de la terre d'Arnhem les molo tendent à être longs et donc le lancement est bas. Plus nous voyageons vers l'ouest, plus le molo est court donc plus le lancement est haut. Le « Yidaki » a sa propre langue parce que les jeux de langue ont un rôle important en transformant l'air en bruits."

La tonalité continue des molo est réalisée en employant la technique de la respiration circulaire. Le lancement changera selon la longueur, l'épaisseur de paroi, la forme et le diamètre intérieur. La formation d'un joueur accompli dans une communauté Yolngu implique une vie de la formation.

Société aborigènes et mode de vie



Les Aborigènes vivent en clans ou familles dont chaque membre est le descendant d'un ancêtre (Rêve) commun, les traditions et lois orales ainsi que les rites associent les clans ou la famille à des territoires précis, ceux-ci abritent des lieux ou sites sacrés, notamment ceux où les morts reviennent après la mort, où les ancêtres eux-mêmes sont rentrés sous terre, et que les membres honorent. C'est le fondement du lien qui unie les Aborigènes à la

terre.

Les familles constituent l'unité de base sociale et économique de la société traditionnelle. Plusieurs familles vivent ensemble et rejoignent périodiquement d'autres clans pour former un groupe, souvent appelé tribu, dont le point commun est la langue.

(Les Aborigènes en fonction des rites et des ressources, pouvaient se sédentariser ou bien rester un peuple nomade).

Les Hommes étaient chargés de la chasse, de la fabrication des outils et de faire appliquer la loi des hommes (leurs rituels) tandis que les femmes éduquer les enfants, chercher et préparer la nourriture, il existait aussi une loi des Femmes et des rites sous leur responsabilité. Les Aborigènes connaissaient au mieux leur environnement afin d'utiliser ses ressources le plus favorablement et survivre dans des environnements parfois difficiles. Malgré des contact avec des pêcheurs et agriculteurs indonésiens (Macassans), il n'acquirent pour seule technique que le Brûlis (brûler les forêts ou le *bush* pour favoriser une repousse qui attire les animaux). Ils domestiquèrent le dingos pour la chasse et la garde des campements, utilisaient le boomerang, des nasses de bambous pour la pêche.

L'habitat aborigène est différent selon les régions, en pierre dans le Victoria, il est en Bois dans la Tasmanie, ou circulaire dans le désert... le commerce n'a pas la même signification que pour les européen, les aborigènes pratiquaient le troc, l'échange réciproque, d'objets symboliques.

Vie sociale : Pour les Aborigènes, le prestige réside dans l'acquisition des connaissances et non la possession de biens matériels, d'où le rôle essentiel des artistes dans l'organisation sociale, par ailleurs assez complexe.

D'une manière générale la structure sociale comprend deux groupes complémentaires appelés «moitiés» (Dhuwa et Yirritja en Terre d'Arnhem). Cette double appartenance détermine tous les comportements tels que mariages ou choix de création. Chaque individu hérite, par ses parents, de droits et devoirs à l'égard de la terre, des cérémonies ou des Rêves ; il en devient le « propriétaire » par l'initiation et exerce un véritable copyright sur les œuvres qui en découlent. Utiliser



les dessins ou les thèmes d'autrui constitue l'une des plus graves violations au sein de ce peuple.

A noter aussi l'importance des femmes en tant qu'artistes ! Les Aborigènes ignorant tout sexisme, leurs messages transmettent les mêmes valeurs que les œuvres de leurs compagnons.

- **Religions, croyances**



Les Aborigènes n'ont pas de religion a proprement parler, leur culture est une religion toute entière. Leurs croyances se basent sur l'éternelle survivance ancêtres créateurs qui peuplaient la terre pendant le Temps du Rêve. Les ancêtres ont créé le monde actuel, ils ont prit diverses formes mais agissent comme des humains. Les Ancêtres malgré leur caractère surnaturel, ont été victime de leurs exploits, épuisés ils revinrent

sous terre au terme de leur création ; mais après avoir rejoint le sommeil d'où ils étaient sorti à l'aube des temps, leur esprit a subsisté, une force éternelle qui influe toujours. Ainsi ils ont déposé en certains sites des esprits-enfants qui viennent compléter le fœtus en gestation et lui donner une âme et une identité. Les sites sacrés correspondent à des lieux où cette force atteint une puissance maximale.

Pour chaque personne, animal, plante il existe deux âmes ; l'une mortelle, l'autre immortelle : chaque âme immortelle est liée aux sites sacrés des ancêtres qu'elle rejoint après la mort, l'âme mortelle repart au néant. C'est pour cela que les Aborigènes entretiennent ces sites - pour les Aborigènes, la terre n'est pas considérée comme un bien personnel mais un héritage commun - mais à la différence d'une église que l'on peut désacraliser, les sites aborigènes sont éternels et ne peuvent pas être déplacés, vendus ou achetés, ce qui pose souvent des problèmes avec l'avancée de l'urbanisme ou l'appétit des compagnies minières.

Pour les Aborigènes, la terre n'est pas considéré comme un bien personnel mais un héritage commun.